

Borges Projet

L'île des anamorphoses

version d'Éric Walravens

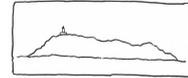
1

Quand Laurent n'a pas décroché son téléphone, ce jeudi de juin 2024, ni répondu à mes messages au cours des jours qui ont suivi, je ne me suis pas aussitôt inquiété. Comme moi, il est rétif à la tyrannie des moyens de communication modernes, et revendique le droit qu'on lui foute la paix. Il se montre en la matière plus véhément et plus cohérent que je ne le suis : il n'a pas de compte de réseau social et n'a jamais consenti à s'équiper d'un smartphone, préférant conserver jusqu'à aujourd'hui son indestructible Nokia 3310. Après deux semaines sans réponse, néanmoins, j'ai traversé le parc Astrid pour me présenter à son appartement, situé au bord des étangs de Neerpede. Laurent est habituellement chez lui en fin d'après-midi, et il ne manquerait pas de m'ouvrir la porte. Il serait peut-être même heureux que je le tire de l'une de ses phases de solitude et de misanthropie.

Mais il n'était pas là. Du moins, il ne répondait pas à mes coups de sonnette répétés, de brèves pressions nerveuses, suivies d'un long trait plus anxieux. Je sortis de ma poche la clé de l'appartement, un trousseau qu'il m'avait confié afin que je m'occupe de son chat durant ses vacances annuelles. Les soirs de septembre, quand je viens le nourrir au dernier étage de cet immeuble offrant une vue imprenable sur les étangs, le Maine Coon impatient trace entre mes jambes des huit soyeux. Je reste souvent quelques minutes à contempler le coucher du soleil sur le Pajottenland, au-delà du ring, et les nuages effilochés se teinter de rose.

La porte de l'ascenseur se referma derrière moi dans un mouvement amorti. Il régnait dans la cage d'escalier l'habituelle odeur de friture mêlée de Javel, et un pressentiment m'étreignit. Trouverais-je Laurent en état de décomposition, à moitié dévoré par son chat ? Les mains tremblantes, je déverrouillai les deux serrures de la porte à sécurité renforcée.

L'appartement était vide, plongé dans un silence que ne troublait aucune pestilence. Le vestibule donnait sur le large salon vitré, qui était parfaitement rangé, de même que l'étroite kitchenette le joutant. Deux gamelles en inox, disposées sur un égouttoir à côté de l'évier, avaient fini de sécher. Dans la chambre, sous le lit, trois paires de chaussures s'alignaient militairement. Le chat ne s'y cachait pas, et Laurent n'était nulle part.



Les pièces portaient la marque de sa méticulosité presque maniaque, de son caractère de vieux garçon, mais quelque chose clochait. L'appartement semblait plus impersonnel, comme ces endroits loués sur Airbnb, dont on se demande si le mobilier appartient à un véritable occupant ou s'il fait office de décoration pour les touristes.

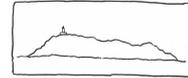
2

La cellule des personnes disparues de la police fédérale a été instituée en 1995, au lendemain de l'affaire Dutroux. Ce service offre assistance et coordination à des policiers locaux souvent désarmés face aux cas de disparitions complexes. Elle n'intervient toutefois que lorsqu'une disparition est considérée comme *inquiétante*, insistait au téléphone l'agent Frank Dhont.

Dans un français impeccable où ne subsistait que l'ombre d'un accent néerlandais, Frank Dhont laissait entendre que ce caractère inquiétant, dans le cas de Laurent, n'était pas établi. Bien sûr, la police effectuerait les vérifications d'usage, mais rien ne justifiait des recherches approfondies. Il m'expliquait tout cela avec tact, empathie même. Mais je devais bien comprendre que les faibles moyens octroyés à son service l'obligeaient à concentrer ses efforts sur les situations véritablement préoccupantes, comme la disparition récente d'un père et de ses deux enfants qu'on venait de leur signaler. Dans le cas présent, tout laissait à penser à un départ volontaire, comme Laurent en avait le droit, même si bien sûr on ne pouvait exclure un *acte malheureux*. On sentait à la façon pudique d'utiliser ces mots que M. Dhont avait l'habitude de parler d'actes malheureux. Il ne voulait pas s'engager, malgré mon insistance, à me recontacter pour me donner régulièrement l'état d'avancement de l'enquête, dans la mesure où il n'y aurait sans doute pas réellement d'enquête à proprement parler, il le répétait. Par ailleurs, je n'étais qu'un ami, sans lien de parenté avec le disparu.

3

À ma connaissance, Laurent n'avait pas de famille. Fils unique, il avait perdu sa mère quand il était enfant, et son père était décédé plus récemment. Il ne mentionnait jamais l'existence de cousins, ni de tantes éloignées, et je regrettais aujourd'hui de ne pas l'avoir davantage questionné sur le sujet. Il aurait été utile d'appeler quelqu'un, ne fût-ce que pour canaliser l'inquiétude qui me gagnait chaque jour davantage. Ensemble, nous aurions pu émettre des hypothèses. Il y aurait bien une explication et nous finirions par la trouver. Mais si un tel proche existait, Laurent ne m'en avait jamais parlé.

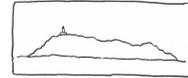


Il n'était pas à proprement parler mon meilleur ami, mais notre relation, qui remontait loin, était spéciale. Le hasard de la recombinaison des classes nous avait placés côte à côte, dans la 5^e année C de l'Institut des Sœurs de Notre-Dame, à la rentrée scolaire 1991-1992, et je vécus ce jour-là un coup de foudre amical. Il était beau, rebelle et supérieurement intelligent. Son aura sombre et sensuelle faisait se pâmer les filles en quête de sensations fortes. Qu'il m'accorde de l'importance me flattait. J'étais capable de me passionner comme lui pour un problème philosophique ou pour un poème de Nerval, contrairement aux garçons de notre âge que nous tenions en mépris. Nous promenions dans les couloirs de l'école des airs de dandys nihilistes, et j'espérais secrètement que la fréquentation de Laurent ferait rejaillir sur moi un peu de son charisme animal. Que nous fussions homonymes par le prénom faisait de notre duo une curiosité locale. En réalité, je marchais toujours un pas derrière lui, et c'est vers lui que les regards convergeaient.

Durant quelques années, j'avais vécu dans le sillage de son exaltation adolescente, qu'il avait plus pure que les autres, comme on dit d'une drogue ou d'un diamant. Nous sortions le soir dans la voiture de son père, fonçant ivres sur les chaussées du Brabant flamand. La possibilité d'un accident mortel conférait à nos virées une urgence qui nous rendait plus vivants.

Avec l'âge, notre relation s'était distendue. Je m'étais accommodé mieux que lui à la vie bourgeoise. Lui ne semblait intéressé ni par le mariage ni par la carrière, et s'enfermait dans une solitude plus radicale chaque année. J'avais bien essayé de l'inviter à quelques dîners avec d'autres amis, mais il se montrait mal à l'aise en société. Mon épouse ne savait pas comment appréhender ce drôle d'animal, qui pouvait rester prostré dans un silence dérangeant si la conversation ne prenait pas un tour suffisamment érudite à son goût. Il avait bien tenté la vie sentimentale, sans grande conviction. Sa seule « petite amie » restait perplexe face à ses airs d'ours farouche, et cherchait auprès de moi des conseils pour l'adoucir. J'étais en peine de lui en donner.

Nous avons continué de nous voir à deux, dans des bars du centre-ville ou plus rarement chez lui. Son incandescence avait cédé le pas à un humour pince-sans-rire, politesse d'un désespoir qu'on sentait parfois poindre à la commissure de ses lèvres. Il continuait de me fasciner par sa culture, nourrie par une curiosité que ses journées oisives lui donnaient le temps d'assouvir. Il lisait tout, les classiques et l'actualité littéraire, les romans et les essais, jusqu'aux traités d'astrophysique et aux manuels d'anthropologie, qu'il empruntait dans différentes bibliothèques de Bruxelles. Ayant hérité d'un petit capital au décès de



son père, il avait calculé qu'il disposait d'assez d'argent pour mener une vie modeste sans jamais devoir travailler. Il n'éprouvait aucune culpabilité à percevoir le chômage, qu'il considérait comme une sorte d'avance sur l'allocation universelle dont chacun aurait dû bénéficier. Les quelques années qu'il avait employées dans une banque l'avaient convaincu que le monde du travail ne servait qu'à assouvir les appétits d'une machine capitaliste insensée. Ne rien faire du tout, estimait-il, était une posture morale tout à fait valable, contrairement à ce que voulaient faire penser les couvertures des hebdomadaires de droite.

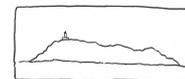
4

Je dormais de moins en moins bien. Chaque nuit, je quittais le lit conjugal vers deux heures afin d'épargner à mon épouse mes retournements incessants. Je parvenais parfois à me rendormir pour quelques heures dans le canapé, mais, avant l'aube, j'étais debout dans la cuisine, bâillant à côté du percolateur. Cela faisait maintenant près d'un mois que Laurent avait disparu, et l'inspecteur Dhont ne répondait plus à mes sms. *Nous vous tiendrons informé en cas de nouveau développement*, m'avait-il fait savoir. Mais je n'avais aucune envie d'en rester là. Je finis d'une traite mon café noir, préparai la table du petit déjeuner pour Élise et me mis en route.

L'appartement de Laurent n'avait pas bougé depuis la visite de la police, qui l'avait fouillé superficiellement après ma déposition. Je m'assis à la chaise de bureau pivotante, observant par la baie vitrée la nuit se muer lentement en un dégradé plus clair de gris. Une pile de romans était posée sur le bureau du salon, du plus large au plus étroit, à la façon d'une pyramide. Je les feuilletai, d'abord distraitement, puis mon attention fut aiguïlée par une similarité soudain évidente. Tous mettaient en scène, de façon plus ou moins claire, la disparition d'un personnage.

Le Puits de Lucas Martin (Phébus, 2017) était un polar de facture classique. Dans un village auvergnat, un inspecteur de police était chargé d'enquêter sur la disparition de celui qui était son meilleur ami d'enfance, et dont il était amené à découvrir la vie secrète, entre fréquentations homosexuelles et réseaux d'extrême droite. Le roman noir explorait les faces cachées d'une ruralité désœuvrée.

Dans *S'absenter*, de Camille Blanchard (La Contre-Allée, 2021), il était question d'une femme de 45 ans, mère de famille, dont l'absence inexpiquée plongeait son conjoint dans la stupeur et l'accablement. Subtilement féministe, le roman évoquait en creux les tâches qu'elle effectuait habituellement, à travers la saleté dont le mari prenait conscience à



mesure de son accumulation. « Magistral. Le roman du travail invisible des femmes », indiquait une citation de presse.

Gabriel Tremblay proposait, avec son *Traité de putréfaction* (Héliotropismes, 2016), le récit à la première personne du délabrement physique d'un homme atteint d'un cancer généralisé. Le texte, d'une matérialité insoutenable, s'attardait sur l'agonie, la progression des métastases et la déconfiture des organes jusqu'à l'anéantissement final du narrateur.

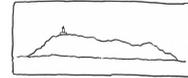
Dans un registre complètement différent, *Loïs* (Andrea Schweizer, Grillages, 2020) évoquait la dissolution identitaire du personnage principal, qui, disait-on, avait « largué les amarres de la binarité » pour voguer, fluide, au fil d'un « récit initiatique de désapprentissage ». Le texte était l'un des premiers exemples d'utilisation romanesque d'une police de caractère non-binaire développée par une collective de typographes queer, proposant des ligatures élégantes pour l'écriture inclusive.

Le dernier roman de la pile, écrit par Emmanuel Becker, s'intitulait *Disparaître* (Cambourakis, 2022). Le personnage principal y préparait minutieusement son suicide. Mais ce roman n'était en rien déprimant. Au contraire, ce texte étonnant, qui abordait le choix de mourir avec une légèreté presque joyeuse, était un plaidoyer pour la liberté.

Mon regard fut attiré par une dédicace sur la page de garde du dernier ouvrage. « Pour Laurent, qui se tient au seuil ». Elle était ponctuée d'un doublet de x en guise de signature.

5

Le jour était maintenant complètement levé. Au pied de l'immeuble, quelques passants attendaient le tram dans une cohue d'heure de pointe. Je les observais en réfléchissant à la situation. Comment la police avait-elle pu ne pas relever l'obsession manifeste de Laurent pour la disparition et la mort ? J'envisageai d'envoyer un nouveau message à l'inspecteur Dhont, avant de me raviser. Il y verrait certainement une confirmation de son hypothèse d'un acte malheureux. Mais je ne croyais pas à un suicide. En outre, j'avais manifestement plus de temps que lui à consacrer à la recherche de Laurent. Je n'avais peut-être pas les compétences, ni les moyens logistiques d'enquêteurs professionnels, mais n'avais-je pas déjà identifié des indices qu'ils avaient été incapables de relever ? Tel un généalogiste ou un détective, je pourrais mener une investigation privée. Après tout, j'étais la personne qui connaissait le mieux Laurent. Cela ne coûtait rien d'essayer. Je ressentais même une excitation à l'idée de me lancer à ses trousses.



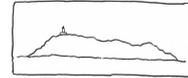
La dédicace placée au début de *Disparaître* me troublait d'autant plus qu'elle n'était pas signée. Que signifiait cette phrase mystérieuse ? Sur quel seuil Laurent se tenait-il ? Était-ce l'auteur du roman qui lui avait dédié le livre, ou quelqu'un d'autre ? Une idée incongrue ne me lâchait pas : et si cette dédicace m'était adressée, à moi, tel un clin d'œil à distance, une invitation à continuer mes recherches ? J'étais, peut-être, au seuil de nouvelles découvertes.

On ne trouvait sur Google aucune information à propos d'Emmanuel Becker. Aucun compte de réseau social ne portait son nom, et il semblait même totalement absent d'internet, en dehors de la page consacrée à son livre sur le site web de l'éditeur et de trois recensions de presse, plutôt positives. Quelques lignes biographiques, identiques d'un article à l'autre, ne permettaient pas de savoir s'il était Belge ou Français.

J'entrepris une fouille méthodique : les tiroirs du bureau, d'abord, où je ne trouvai que des factures et autres documents sans intérêt. Laurent ne semblait pas posséder d'ordinateur. Il est vrai que je n'échangeais jamais d'e-mail avec lui. Nous ne communiquions que par sms. Mais pouvait-il vraiment s'être affranchi à ce point de la vie digitale ? Je marchais de long en large dans l'appartement quand mon regard fut attiré par un boîtier clignotant caché près de l'entrée. Il pouvait indiquer que Laurent disposait d'une connexion internet en plus de son abonnement à la télévision, ce que je pus vérifier assez facilement en regardant à la dernière facture de son opérateur de téléphonie. Par déduction, il devait donc bien y avoir un ordinateur quelque part. À nouveau, je m'étonnai que la police ne soit pas arrivée à des conclusions aussi évidentes. Je poursuivis mes fouilles du côté de la bibliothèque, où les livres étaient rangés par collections et par ordre alphabétique. Un mois d'absence avait déposé sur les étagères une fine couche de poussière, sur laquelle je traçai une ligne avec le doigt. Je passai la main sur la partie supérieure, m'élevant sur la pointe des pieds pour atteindre le sommet du haut meuble en bois massif. Un fin MacBook Air, invisible depuis le salon, y était déposé.

6

L'ordinateur de Laurent n'était verrouillé par aucun mot de passe. Le bureau du MacBook était aussi soigneusement rangé que son appartement. Seule l'icône du navigateur Firefox s'affichait dans le coin supérieur gauche de l'écran. Je double-cliquai dessus et atterris sur la page d'accueil de la messagerie Proton. En plaçant le curseur à l'intérieur du champ de saisie de l'adresse, on faisait apparaître une liste déroulante d'adresses sauvegardées. lucas.martin@proton.me



camille.blanchard@proton.me

gabriel.tremblay@proton.me

andrea.schweizer@proton.me

emmanuel.becker@proton.me

pascal.gaciot@proton.me

Il me fallut un moment pour comprendre que ces noms correspondaient aux auteurs des livres que je venais de parcourir. Des mots de passe pré-enregistrés permettaient de pénétrer à l'intérieur. La première boîte ne contenait que quelques mails, envoyés par un unique correspondant, l'éditeur Phébus. Les échanges portaient sur la publication du *Puits*, dont il apparaissait que Laurent était l'auteur. Une suite de mails, datée de juin 2016, témoignait de la volonté inflexible de Laurent de se faire éditer sous le pseudo de Lucas Martin, en dépit de l'insistance de l'éditeur à le présenter sous son propre nom. Lors d'échanges ultérieurs, au moment de la sortie du livre en septembre 2017, il se montrait tout aussi intransigeant en matière de relations avec la presse. Il refusait catégoriquement toute interview radio ou télévisée, au grand dam de Phébus.

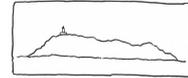
Les autres boîtes mail étaient identiques. Chacune avait pour unique correspondant une maison d'édition, et les échanges se ressemblaient : acceptation d'un manuscrit, correction du texte par échanges de versions successives et frustrations tardives face au choix de Laurent de ne pas divulguer son identité. À aucun éditeur, il ne révélait avoir été publié ailleurs sous un autre nom. Je parcourais les mails fiévreusement, fasciné de découvrir qu'il avait réussi à publier des romans sous cinq noms différents, tous axés sur le thème de la disparition.

La dernière boîte mail portait un nom que je ne connaissais pas. Elle était vide, mais en cliquant dans l'onglet des messages envoyés, je découvris un message adressé à jphoussaint@yahoo.fr. Il était daté du 1^{er} juin 2024. Soit quelques jours à peine avant que je m'aperçoive de la disparition de Laurent.

Sous le pseudonyme de Pascal Gaciot, il adressait à Jean-Philippe Toussaint une nouvelle, qu'il disait avoir découverte dans une ancienne revue littéraire sud-américaine. Il assurait l'avoir traduite lui-même en français. Le document attaché était un texte de quatre pages, intitulé *L'île des anamorphoses*, que je lus d'une traite.

7

L'été qui a suivi la fin de nos études supérieures, Laurent et moi avons voyagé en Ecosse. La beauté des Highlands, que nous traversions dans une voiture de location, nous avait

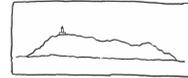


éblouis. Entre l'aller et le retour, un événement étrange s'était produit, dont je garde encore la trace aujourd'hui. Par un inexplicable processus psychologique, Laurent m'avait transmis sa peur de l'avion. Je m'étais souvent moqué de lui, qui se cramponnait à son siège, les mâchoires serrées. Moi j'étais décontracté, confiant dans les statistiques selon lesquelles l'avion était le mode de transport le plus sûr. Lors de ce voyage, je le taquinai à nouveau comme j'aimais le faire. Mais au vol retour, je fus surpris de ressentir ce sentiment d'inconfort purement irrationnel. Laurent semblait tranquille pour une fois, tandis que je prenais conscience d'un danger qui m'oppressait la poitrine. Nous étions dans une boîte de conserve volante, dont le crash, aussi improbable soit-il, déchièterait nos chairs. Sur le moment, cette inversion nous a fait rire, mais j'ai bien dû constater qu'elle était durable. Chaque voyage en avion, depuis lors, me plonge dans un effroi que je ne parviens à maîtriser que très inefficacement en buvant tout le vin qu'il m'est possible d'obtenir auprès d'hôtesse plus ou moins compatissantes.

J'en étais déjà à ma troisième mignonette de chardonnay quand le pilote annonça la nouvelle que je redoutais. D'ici une demi-heure, nous traverserions une importante zone de turbulences. Il prendrait un peu d'altitude pour éviter le cœur de la tempête, mais nous serions secoués. Par le hublot, j'apercevais l'aile tremblante de l'avion, au bout de laquelle un feu rouge clignotait dans la nuit. Je serrai les mâchoires, et fermai la glissière blanche. Je traversais l'Atlantique sur un frêle esquif, à la poursuite improbable d'un ami perdu.

Après avoir relu plusieurs fois le texte adressé à Jean-Philippe Toussaint, je m'étais convaincu que mon intuition de départ était exacte. Laurent avait laissé des indices qui m'étaient destinés. Il ne voulait pas vraiment disparaître. Il avait monté un jeu littéraire, dans le but que je le retrouve. La nouvelle, dont j'étais convaincu qu'il était l'auteur, pouvait paraître obscure, mais j'eus le sentiment de lire au travers. Elle évoquait le périple d'un écrivain argentin sur le fleuve Paraná en 1897 en vue d'établir une communauté anarchiste quelque part dans la jungle paraguayenne. Mentionnant un chapelet d'îles fluviales situées au tournant d'un large méandre, le narrateur précisait : « Je pense que c'est là qu'ils s'établirent, sur cet îlot encore anonyme aujourd'hui. Là était leur destination, ils l'avaient su intuitivement. »

Le méandre du Paraná existait réellement, il suffisait de consulter Google Maps pour le localiser, à hauteur de la ville de Corrientes, dans le Nord-Est argentin. Plus loin sur ce morceau du fleuve qui dessine une frontière naturelle avec le Paraguay, on trouvait l'île



en question. La conviction que Laurent s'y était rendu s'est imposée à moi avec une force que plus rien n'a pu ébranler. Ni les soupirs d'Élise, ni son incrédulité face à ce qu'elle semblait considérer comme un symptôme aigu de crise de la cinquantaine ne m'ont dissuadé d'acheter un billet pour Buenos Aires. La découverte d'un reçu pour l'achat d'un passeport, parmi les factures de Laurent, avait achevé de me convaincre. Il m'invitait à le suivre. Mieux que cela, il ouvrait une ligne de fuite dans mon existence trop plate.

Je dois me dépêcher maintenant. L'hôtesse m'ordonne d'éteindre mon ordinateur et de boucler ma ceinture. Dans une minute, je refermerai l'écran, et je serai seul dans la carlingue battue par le vent.

Je ne suis pas sûr d'être dans la bonne direction, mais j'arrive.